

POUR UNE FLEUR

TRIOLETS

Après les jours d'été chauds et joyeux
Septembre nous paraît bien triste et sombre.
Nous avions du soleil tout plein les yeux
Après les jours d'été chauds et joyeux.
Mais il fait froid maintenant sous les cieux
Pour rêver quand la grève est noire d'ombre ;
Après les jours d'été chauds et joyeux
Septembre nous paraît bien triste et sombre.

Que restera-t-il en nos souvenirs
Hormis des bruits de parole et de vague,
Dans quelques ans, dans de courts avenir,
Que restera-t-il en nos souvenirs !
Des mots gravés s'effacent des menhirs,
Livres de pierre en un langage vague.
Que restera-t-il en nos souvenirs,
Hormis des bruits de parole et de vague !

Il restera, n'ayez peur, plus qu'un son
Des choses que vous m'avez murmurées,
L'écho ne n'aurait pas quand meurt la chanson ;
Il restera, n'ayez peur, plus qu'un son
L'hiver prend-il toute feuille au buisson !
Et le vent tout parfum aux rosiers !
Il restera, n'ayez peur, plus qu'un son
Des choses que vous m'avez murmurées !

J'ai tout sur moi dans un rien résumé,
Jusqu'au vieil arbre abritant notre rêve,
Les prés tondus de leur foin parfumé,
J'ai tout sur moi dans un rien résumé,
Même l'air pur que nous avons humé
Ensemble en nos soirs passés sur la grève.
J'ai tout sur moi dans un rien résumé,
Jusqu'au vieil arbre abritant notre rêve.

C'est une fleur que de vous je reçus
Humide encor de vos furtives larmes
Et de vos mains prise aux rochers moussus.
C'est une fleur que de vous je reçus
Et que je tiens faite d'écrins coeus
Près de mon cœur, comme on garde des charmes ;
C'est une fleur que de vous je reçus
Humide encor de vos furtives larmes.

G. L. Lanois



LA DEMISSION

I



VOICI le prélude de la valse,
dit-elle ; il me reste tout
juste le temps de vous as-
surer que tout ce que j'ai
la bonté de vous laisser me
débité depuis un quart
d'heure, n'a pas l'ombre
du sens commun.

Il fit un mouvement pour
protester.

—Tenez, mon cher Gon-
tran, interrompit-elle avec un sourire irrésistible,
pour vous punir, vous allez me garder mon éven-
tail et mon bouquet ; je vous red-manderai l'un et
l'autre tout à l'heure, après la valse.

Et comme il la regardait sans valser à répondre,
tant son âme passée dans ses yeux la couvrait avec
amour, elle ramena ses lèvres mignonnes en une
moue espiègle et, le menaçant du doigt :

—Eh bien ! vous voilà déjà muet, vous qui par-
liez tant et si mal à propos, il n'y a que peu d'ins-
tants ? Oh ! le vilain cousin, qui ne trouve rien à
me dire : Voyons, contiens-t-elle, pourquoi ne me
parlez-vous pas de l'Algérie, ce pays de merveilles,
à ce que l'on assure ?

—Je n'ai rien à vous en dire.

—Rien, ce n'est pas assez.

—Que voulez-vous savoir ?
—Parlez-moi de la société que vous y voyiez ;
des femmes arabes qui, dit-on, sont admirablement
belles.

—Moins belles que vous, assurément.

—Ce n'est pas un compliment que vous voulez
me faire ?

—Non, ma cousine.

—A la bonne heure ! Décidément, mon cousin,
je crois que vous avez eu tort d'abandonner l'Eu-
rope pour l'Afrique.

—Voilà une vérité dont je ne me doutais pas il
y a un mois.

—Pourquoi, il y a un mois ?

—Parce que je ne vous avais pas encore revue.

—Mon cher Gontran, je vous prévins charita-
blement que vous deveniez insupportable.

—Vous avez raison, Henriette ; mais est-ce ma
faute si, lorsque vous êtes là, près de moi, j'oublie
tout ce que je pourrais avoir à dire, pour ne plus
songer qu'à vous regarder ?

—Taisez-vous donc ; vous finirez par vous faire
détester.

—Ben, ma cousine, parlez encore, parlez tou-
jours ainsi.

—Parce que ?...

—Parce que je n'écoute que vos yeux et qu'ils
démentent vos paroles.

—Laissez en paix mes yeux, qui seraient des
menteurs s'ils exprimaient autre chose que ce que
je viens de vous dire. Là, êtes-vous content ?

—Oui, ma cousine.

—Maintenant, laissez-moi bien vite.

—Quoi, déjà ?

—Vous faites semblant d'oublier que j'ai, devant
vous, promis cette valse à votre ami Frédéric.

—Est-ce bien celle-là ?...

—Voyez mon carnet, et vérifiez, monsieur l'in-
quisiteur.

—En ce moment, je n'ai d'yeux que pour vous.

—En ce moment, dites-vous ?

—En ce moment... et toujours,

—Toujours !... ah ! mon cousin, que voilà un
mot bien vagabond, et qui rime admirablement avec
jamais.

—Il rime beaucoup mieux encore avec amour.

—Décidément, Gontran, vous êtes un fat, et je
vous promets de vous punir comme...

En ce moment, un habit noir, surmonté d'une
tête blonde, aux moustaches en croc, vint s'incli-
ner devant eux.

C'était le vicomte Frédéric.

—Mon cher vicomte, dit précipitamment Gon-
tran, et sans laisser à sa cousine le temps de parler,
madame la baronne de Vaubrielle vous prie de
l'excuser ; la chaleur du bal, la fatigue...

—Mais le bal commence à peine !

—C'est une habitude à reprendre monsieur le
vicomte, interrompit la baronne, qui venait de
surprendre un léger froncement de sourcil sur le
visage des deux jeunes gens ; veuillez vous souve-
nir que depuis deux longues années je vis retirée,
et vous m'excuserez sans doute. Au reste, ajouta-
t-elle avec un sourire conciliant, je ne vous tiens
pas quitte, et j'aurai l'honneur de réclamer votre
bras pour la prochaine valse.

L'habit noir s'inclina, balbutia quelques mots,
et se retira sans regarder Gontran.

II

Henriette de Vaubrielle est une jolie blonde de
vingt-deux ans, petite, toute gracieuse, avec des
pieds et des mains d'enfant.

Sous sa lèvre rose, que le rire entr'ouvre volon-
tiers, se montrent des dents mignonnes, s'alignant
en perles nacrées d'une blancheur admirable.

Son esprit enjoué, tempéré par une humeur un
peu sérieuse, accueille avec un secret plaisir les
assiduités de son cousin Gontran, dont le carac-
tère, tout d'une pièce, a des aspérités, des heurts
imprévus qui l'étonnent sans doute, mais ne lui
déplaisent pas.

Sur cette gaieté primesautière, sur cette belle
jeune veuve aspirant à la vie et dont l'œil bleu n'a
connu que le rire, jetez, si vous voulez, un grain
de coquetterie, et vous aurez le portrait d'Hen-
riette.

Coquetterie ! dites-vous ? Mon Dieu, oui ! l'a-

veu en est fait ; mais que celle d'entre vous, mes-
dames, qui est sans... coquetterie, lui jette la
première pierre.

Henriette, il y a trois ans de cela, avait épousé
un vieil ami de sa famille, le baron de Vaubrielle,
un de ces vieillards aimables qui semblent être nés
vieux, et qui ont conservé jusqu'à nous la tradi-
tion de la politesse exquise et de l'affabilité un peu
maniérée du dernier siècle.

Un mot le peint tout entier. Lorsqu'il apprit
que la jeune Henriette consentait à unir ses dix-
neuf printemps à ses soixante-deux hivers :

—Il est donc vrai, mademoiselle, dit-il en lui
baisant la main, comme il eut baisé la main de la
reine, et s'inclinant devant elle avec cette grâce
parfaite dont, hélas ! le secret se perd tous les jours
un peu, il est donc vrai, vous daignez me faire
l'honneur de devenir ma veuve ?...

Après quelques mois d'une union pendant la-
quelle il se rendit fort aimable, le vieillard s'en
alla un jour, sans secousse, presque sans maladie,
souriant à la mort, laissant après lui le souvenir
de ses qualités.

La jeune veuve se retira aussitôt au fond de la
Bretagne, dans un vieux manoir séculaire dont
l'Océan baignait les assises.

Elle y passa deux ans, en compagnie d'une
vieille parente de feu le baron, et d'un vieux cha-
noine, son oncle maternel, homme simple, d'une
grande piété et qui, encore préoccupé, au déclin du
dix-neuvième siècle, de la grande querelle des mo-
linistes et des jansénistes, s'abîmait dans cette
étude stérile, passant alternativement du camp de
Pascal au camp de Fénelon, sans jamais pouvoir,
depuis trente ans que durait cette étude, se pro-
noncer définitivement pour l'un ou l'autre des
deux illustres adversaires.

Après deux ans de séjour dans ce vieux milieu,
entre ces deux vieilles gens, n'entendant et ne
voyant que des choses qui semblaient aussi vieilles
que le vieux château, la jeune veuve reçut avec
un plaisir qui ressemblait fort à du soulagement,
la visite de sa tante, la marquise de Chambriers,
et se laissa facilement persuader par elle que le
temps du deuil était expiré.

A quelques jours de là, elle rouvrait les portes
de son petit hôtel de la rue de l'Université, et c'est
au bal, pour fêter sa rentrée dans ce monde, que
nous assistons en ce moment.

Gontran de Chambriers est un beau jeune
homme aux cheveux coupés court, à la moustache
noire. Il a trente ans, et paraît quelque peu gêné
dans un habit noir trop boutonné.

Caracère en dehors, imagination prompte, cœur
chaud, facile à surprendre, mais susceptible d'une
solide amitié, M. de Chambriers est ce que l'on peut
appeler un brave garçon, cachant, sous une brus-
querie à peine contenue, une rare sensibilité.

Il a connu Henriette enfant, alors que, restée
orpheline, elle fut confiée aux soins de sa mère.

Elle avait douze ans à peine lorsque, sortant de
l'Ecole militaire, le jeune homme partait pour l'A-
frique, où, en quelques années, il gagnait les épaule-
ttes de chef d'escadron et la rosette de la Légion
d'honneur.

En ce moment, il est en mission auprès du mi-
nistère, et il est arrivé à Paris presque en même
temps que sa petite cousine, devenue, elle, baronne
et veuve.

La vie mouvementée du soldat en Afrique, les
multiples exigences professionnelles ont, jusqu'à
présent, absorbé l'attention du jeune officier qui, à
l'encontre de beaucoup de ses compagnons, a pris
son métier au sérieux.

Mais depuis un mois, c'est-à-dire depuis qu'il a
retrouvé sa jolie cousine, les idées de Gontran se
sont familièrement modifiées.

Insensiblement, il a découvert qu'il était sur
terre d'autres séductions, d'autres jouissances que
la marche d'une colonne opérant contre les quel-
ques tribus arabes qui manquent encore de con-
viction à l'endroit de la paternelle sollicitude du
gouvernement.

Et, insensiblement aussi, ses mœurs, un peu sol-
datesques, se sont adoucies sous une influence mys-
térieuse dont il ne s'est rendu compte que lorsqu'il
était déjà trop tard pour s'y soustraire.

« Le lion a rencontré la gazelle, et ses yeux
n'ont plus eu d'éclairs. »